

Gouvernementalite algorithmique : ar pour ne pas chang

OPINION / PHILOSOPHIE & MANAGEMENT

Les algorithmes, couplés au big data, sont-ils en passe de « gouverner », à notre insu, nos conduites ? Sont-ils en train de produire un nouveau type de gouvernementalité, que l'on pourrait dès lors nommer « algorithmique ». Telles sont les questions qu'investigue depuis des années Antoinette Rouvroy, docteur en sciences juridiques de l'Institut universitaire européen et chercheuse qualifiée du FNRS au Centre de Recherche en Information, Droit et Société (CRIDS).

Concept créé par Michel Foucault, la gouvernementalité désigne la *ratio-nalité* propre au gouvernement d'une population. Il s'agit donc d'un certain type de pouvoir qui s'exerce sur une population à travers une structuration des champs d'action possibles plutôt qu'à travers des formes de contraintes juridico-discursives (comme la loi) ou à travers l'inculcation disciplinaire de normes de travail et de la vie sociale. Le but est de « gouverner les conduites » pour quelque finalité que ce soit.

Reprenant le concept forgé par Foucault, Rouvroy nous permet, avec ses collègues Dominique Deprins et Thomas Berns, d'entrevoir ce qui est peut-être en train de se mettre en place actuellement (c'est une hypothèse de travail) : une gouvernementalité d'un type tout à fait nouveau et ne se basant plus tant sur la loi ni sur la discipline que sur l'optimisation algorithmique des états de fait.

En effet, la spécificité de la Gouvernementalité Algorithmique (GA) réside notamment en ceci qu'elle est fondée, selon Rouvroy, non plus sur des normes imposées par l'État mais sur des traces numériques innombrables de nos atti-

tudes et comportements passés, qui prolifèrent en permanence le plus souvent à notre insu.

Comment et pourquoi cette GA se met-elle en place ? A quel type de société peut-elle mener ? Et comment l'éviter si nous ne la considérons pas comme souhaitable ? Voilà les questions principales dont nous avons débattu avec Rouvroy lors du dernier séminaire en date de PhiloMa et que nous allons esquisser dans les lignes qui suivent.

COMMENT ET POURQUOI ?

La prolifération vertigineuse et récente des données numériques (le big data) a induit, selon Rouvroy, un changement radical dans notre façon de les traiter statistiquement :

- **Le traitement statistique classique s'appuyait jusqu'ici sur une catégorisation a priori des données à traiter.** Cette catégorisation était définie par des êtres humains à partir de leurs représentations du monde. Celles-ci étaient certes inévitablement biaisées mais les statisticiens étaient parfaitement conscients que le résultat de leur travail ne pouvait prétendre à être davantage qu'une approximation de la réalité.

- **Actuellement, les algorithmes permettent au contraire un traitement, continuellement affiné, de quantités massives de données peu ou pas structurées (brutes), prétendument exhaustives (peu ou pas sélectives) et spontanément produites par nos comportements (non-induites par des normes imposées d'en haut).** Un tel traitement nous induit à penser que leurs résultats sont objectifs : ils permettraient d'entrevoir directement la réalité des choses, sans passer par aucune représentation humaine, toujours trop partielle, subjective, biaisée. L'utilisation des « profils » (corrélations statistiquement significatives entre des formes de vie et des modèles impersonnels mais prédictifs) émanant de l'analyse algorithmique des données pour gouverner nos conduites serait dès lors plus rationnelle, moins partielle, idéologiquement incontestable. La GA serait du coup objective et librement consentie puisque ne résultant que des traces de nos propres comportements. Pour en donner un exemple trivial : les recommandations d'achat de livres que nous fait Amazon

é me ultime er le monde?



Antoinette Rouvroy

sont les résultats, non-biaisés, des traces de nos comportements sur Internet – et de celles d’une multitude d’autres consommateurs –, proliférant en permanence, et qui sont constamment affinés en fonction de nos comportements et de ceux d’autres consommateurs qui ont avec nous certains points de données en commun.

Pourquoi pensons-nous donc si facilement que cette nouvelle gouvernamentalité est objec-

tive et libre ? Pour deux raisons au moins :

- Tout d’abord parce que, de facto, la GA est ‘souple’ : elle nous « libère » des catégories a priori et des normes pensées par d’autres que nous-mêmes et dans lesquelles nous n’avons de cesse d’enfermer la vie au profit de profils qui s’adaptent, en temps réel, à tout ce qui survient dans le monde numérisé. Elle ne nous « contraint » pas directement, elle adapte nos environnements

physiques et informationnels de manière à ce que certains comportements se produisent ou ne se produisent pas, à coup sûr. Elle nous affecte plutôt sur le mode de l’alerte (produisant des réponses-réflex) plutôt que sur le mode de l’interdit ou de l’obligation.

- Ensuite, et de façon plus fondamentale, parce que la GA correspond à ce que nos sociétés capitalistes et libérales veulent : **éliminer, grâce aux calculs, tous les risques, l’altération, qui est au principe même de tout ce qui vit.** A cet égard, ce qui est particulièrement attrayant dans la GA pour le « système », c’est qu’elle est résolument orientée vers le futur : elle vise à prédire (ou plutôt à produire), de manière toujours plus sûre, ce que nous allons faire ou vouloir faire. « *Dans le domaine militaire et sécuritaire, c’est l’exécution par drones armés ou les arrestations préventive de potentiels combattants ou terroristes. Dans le domaine commercial, il ne s’agit plus tant de satisfaire la demande que de l’anticiper* », précise Rouvroy.

A QUOI CELA NOUS MÈNE-T-IL ?

Les éléments a priori positifs de la GA que nous évoqué ci-dessus ne devraient pourtant pas nous empêcher de penser avec Rouvroy ce qu’elle pourrait induire de plus problématique, une société **sans vie, sans monde et sans sujet** :

- **Sans vie** : c’est là le corollaire, poussé à l’extrême, de la tendance actuelle, évoquée ci-dessus, à vouloir neutraliser l’incertitude (« risque zéro »), et plus seulement d’en organiser la prise en charge collective (comme le font les assurances), à vouloir supprimer les imprévus ou les émergences propres à la vie.
- **Sans monde** : c’est là le corollaire, à nouveau poussé à l’extrême, de la croyance actuelle que nous pourrions nous passer de représentations et d’intermédiations pour accéder directement à la réalité des choses, et qu’il n’est plus besoin de normes sociales construites d’en haut pour gouverner nos conduites. La GA se charge de tout cela. Or la « réalité des choses » prétendument atteinte par les algorithmes ne « fait pas monde ». Seules nos représentations partagées « font monde ». Dans une société où la GA dominerait effectivement, le « monde », en tant que résultat de nos représentations communes, n’aurait plus de raison d’être. ▶

- **Sans sujet** : de ce qui précède, on déduira aisément que, dans une société sans vie et sans monde (pour autant que l'on puisse parler encore de « société » dans ce cas), les individus auront la vie dure en tant que « sujets ». Précisons : les algorithmes associés au big data construisent des profils génériques, éloignés de tout individu spécifique. Ils éliminent ainsi les singularités de chaque vie qui font de tout utilisateur un sujet. Cela permet d'ailleurs aux opérateurs d'algorithmes de s'affranchir relativement facilement de toutes les contraintes liées à la protection de la vie privée. Cela fait aussi dire à Rouvroy que « *l'enjeu aujourd'hui est moins la protection des données personnelles que la disparition de la personne, du sujet* ».

Mais comment disparaissent les « sujets » avec la GA ? De quatre façons au moins selon Rouvroy :

1. En anticipant systématiquement nos comportements futurs sur base de nos comportements passés et en nous alertant sur ce que nous pourrions vouloir faire, la GA court-circuite nos désirs. « *Ce qui intéresse les plateformes de commerce en ligne, par exemple, c'est de court-circuiter les processus à travers lesquels nous construisons et révisons nos choix de consommation, pour se brancher directement sur nos pulsions pré-conscientes, et produire ainsi du passage à l'acte d'achat si possible en minimisant la réflexion préalable de notre part. L'automatisation fait passer directement des pulsions de l'individu à l'action ; ses désirs le précèdent. Cela met à mal la capacité et la liberté des sujets à ne pas faire tout ce dont ils sont capables* », nous dit Rouvroy.
2. La GA ne fait pas que court-circuiter nos désirs : elle rend aussi plus difficile la rationalisation a posteriori de nos choix. En effet, l'opacité des recommandations algorithmiques qui nous induisent à acheter ne nous aident pas ni à faire des choix plus éclairés, ni à mieux identifier ou à rendre compte, après coup, des raisons de nos choix, alors que c'est précisément dans cette capacité que réside notre (unique) liberté. Pourquoi achetons-nous telle chose ? Parce qu'elle nous a été suggérée. Pourquoi nous a-t-elle été suggérée ? Parce que nous avons acheté telle autre chose. Et ainsi de suite. On argu-

mentera qu'il ne s'agit que de recommandations. Est-il pourtant si facile de ne pas les suivre ? Rien n'est moins sûr, comme le montre l'exemple de systèmes d'aide à la décision fondés sur la modélisation algorithmique du comportement de personnes récidivistes, évoqué par Rouvroy : « *Alors qu'il ne s'agit en principe que de 'recommandations' automatisées laissant aux fonctionnaires toute latitude pour suivre la recommandation ou s'en écarter, il y a fort à parier que très peu s'écarteront de la recommandation négative (suggérant le maintien en détention plutôt qu'une libération conditionnelle ou anticipée) quelle que soit la connaissance personnelle qu'ils ont de la personne concernée et quelle que soit leur intime conviction quant aux risques de récidive, car cela impliquerait de prendre personnellement la responsabilité d'un éventuel échec.* »

3. En outre, la recherche des causes, des motivations psychologiques, l'explicitation des trajectoires biographiques n'est plus nécessaire, et est même potentiellement condamnable au regard de la protection de la vie privée, dans le cadre de la GA. Dans cette logique purement statistique et inductive, seules comptent les données « brutes », nos traces décontextualisées et dépersonnalisées. « *Dans ces conditions, il ne reste aux 'sujets' plus rien à dire : tout est toujours pré-dit. Les données parlent d'elles-mêmes ; elles ne sont plus même censées rien 'représenter' car tout est toujours déjà présent, même l'avenir, à l'état latent, dans les données.* »
4. Remarquons enfin (sans que cette liste soit exhaustive) que le corollaire de l'absence de représentations explicites qui est au cœur de la GA est **l'incapacité de formuler une critique quant à ses résultats**. En effet, si la GA est « objective » et colle le plus près possible du réel, comment et sur quelle base la critiquer ? Sans critique, sans opposition et récalcitrance possibles, comment notre système pourra-t-il encore s'adapter, vivre ? Mauvaise question ! Next one, please !


QUE FAIRE ?

On l'aura compris de tout ce qui précède : la GA pourrait être l'arme ultime pour ne pas ou ne plus changer le monde, pour immuniser de tous risques ou imprévus notre capitalisme financier. Comment éviter cela ?

Certains prônent la transparence concernant le fonctionnement des algorithmes. Pour Rouvroy, cette proposition est absurde à au moins deux titres :

- Tout d'abord, la rationalité des algorithmes qui brassent à la microseconde des quantités inimaginables de données est tout simplement **incompréhensible pour l'esprit humain** ; il est donc illusoire de vouloir expliciter comment ils fonctionnent.
- Ensuite, la GA **ne « fonctionne » précisément que parce qu'elle est opaque** : même si on y arrivait, rendre par exemple transparent le fonctionnement des algorithmes qui profilent les malfaiteurs ou les terroristes serait leur donner la meilleure arme pour rendre inefficace ce profilage.

Ce qui peut être néanmoins fait c'est d'une part de travailler le paramétrage des algorithmes et « politiser » leur utilisation (à l'instar de ce que propose Hugues Bersini) et d'autre part de prendre conscience des dérives potentielles de la GA (à l'instar de ce que propose Dominique Cardon), de faire attention à ne pas nous laisser enfermer dans nos habitudes et tout simplement de veiller à **continuer à jouer**, ce qui est le propre de la vie. A cet égard, le discours de Rouvroy est magistral. Non seulement par la force de ses arguments, mais aussi et surtout, parce qu'en l'écoutant ou en la lisant, on ne peut s'empêcher de penser qu'il serait impossible pour l'intelligence artificielle la plus avancée de faire une critique de la gouvernementalité algorithmique aussi subtile, percutante et poétique. La poésie, qui est peut-être le « jeu suprême » auquel il nous soit possible de nous adonner, n'est-elle pas, comme le suggérait Novalis, « le réel absolu » ? ●

JACQUES COLLE, LAURENT LEDOUX 
& CLAUDINE VLAJCIC